

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE

Six Mois 4 fr.

Un An 8 fr.

DÉPARTEMENTS

Six Mois 5 fr.

Un An 10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — « Artiste » (nouvelle), **Henri Rojeas**. — Une Première à Grenoble, **J. Dauphin**. — *L'Irato* de Méhul, **V. Joncières**. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Grand-Théâtre ; Célestins. — Concerts et Spectacles. — M^{lle} « Lina », **Tsylla**. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — Portrait de M. Ballet-Gallifet, adjoint au Maire de Lyon, Vice-Président de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts. — Hypnotisme et Suggestion : Les Sentiments, la Musique et le Geste ; Le Froid (Lina-Médium). — *Cendrillon* : Scène finale : l'essayage de la Pantoufle.



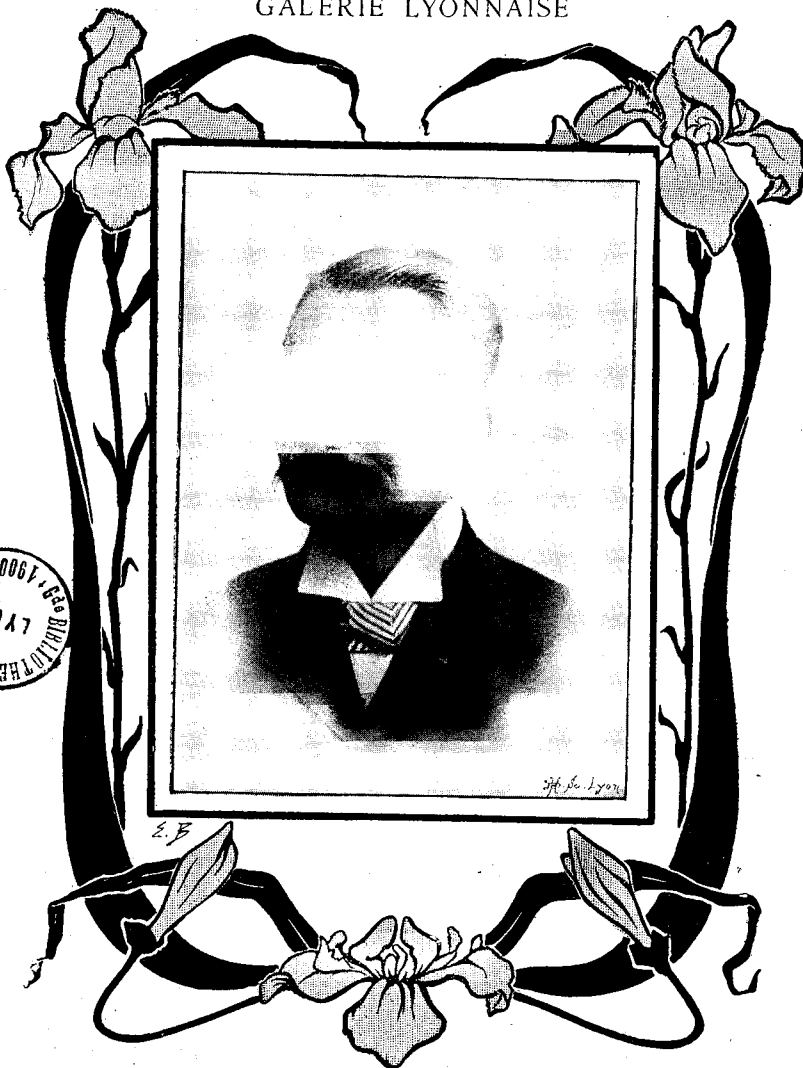
ARTISTE

— NOUVELLE —

I

ASSISE devant une glace dans sa loge, Rose Darling, l'exquise comédienne, comme l'appelaient, trois fois par semaine au moins, les courtiéristes de théâtre, était très attentivement occupée à « faire sa tête ». Sur la table, à côté d'elle, les pots de fard, les pinceaux, tous les petits instruments de la toilette d'une actrice se confondaient dans un indescriptible désordre, dénotant la fiévreuse impatience avec laquelle ils étaient tour à tour employés. Dans un coin, l'habilleuse se tenait immobile, avec une figure fermée et fanée prématurément de créature sans sexe, destinée à passer sa vie dans l'atmosphère brûlante d'un théâtre, sans que jamais vint se poser sur elle un regard de douceur ou de désir. Dans le silence on n'entendait que la respiration un peu hale-tante de Rose, tandis qu'elle étendait sur sa joue ronde une légère couche de fard gras. Sur l'unique « pouf » qui garnissait la loge, étaient jetés pêle-mêle une robe, des

GALERIE LYONNAISE



M. BALLET-GALLIFET

Adjoint au Maire de Lyon,

Vice-Président de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts.

jupons, un corsage, destinés sans doute à être revêtus dans quelques instants, car, pour le moment la glace reflétait l'image de la belle fille, les épaules nues, la taille serrée dans un corset de satin qui faisait plus nettement ressortir les fermes contours de sa gorge presque découverte.

L'habilleuse fixait ses yeux indifférents sur le tapis. Rose, les lèvres serrées, se hâtait fébrilement, car c'était bientôt son tour d'entrer en scène, au premier acte de *Passionné-ment*, la nouvelle pièce de Pierre Bourgeon, l'écrivain psychologue et féministe, qui avait obtenu dans le roman et au théâtre de si retentissants succès.

La voix du régisseur souffla à la porte :

— Madame Rose, vous allez manquer votre entrée ».

— Voilà, voilà répondit l'artiste qui se levait, son maquillage terminé, dans une minute je suis prête.

Déjà l'habilleuse lui tendait le corsage qu'elle enfla prestement, puis tandis qu'elle achevait de s'agrafer avec soin, elle demanda tout à coup :

— Et Lucien, rien reçu depuis huit jours ?

— Rien, madame répondit l'habilleuse, qui commençait à ranger les objets épars sur la table, avec un calme de femme que rien ne peut plus émouvoir, mais il reviendra allez, soyez sans crainte !

— Oh ! avec lui, on ne sait jamais, dit Rose un peu soucieuse. Enfin, nous verrons bien. C'est égal, ajouta-t-elle en souriant légèrement, s'il savait que je demande ça tous les jours, ce qu'il se « goberait » le gredin !

Vivement elle jeta un dernier coup d'œil vers la glace, et rectifia de la main quelques plis qui tombaient incorrectement.

— Sophie, vite, une épingle ; là, dépêche un peu, ma bonne, je sens que le père Martin va revenir tempêter et faire la grosse voix. Ma parole ! un régisseur devrait bien savoir cependant le temps qu'il faut à une femme pour s'habiller.

Justement comme l'habilleuse agenouillée sur le tapis l'épingle entre les dents, les sourcils froncés d'attention, pinçait la jupe de ses doigts experts, un « toc toc » discret s'entendit à la porte.

— Qu'est-ce que je disais, chuchota Rose. Qui est là ? cria-t-elle, s'attendant à la phrase habituelle du vieux régisseur essoufflé.

Mais la voix du garçon de scène répondit :

— Madame, une lettre qu'on vient de vous apporter.

La porte entr'ouverte, il la tendit à l'actrice qui la saisit d'un geste impatient, et tandis qu'elle s'exclamait joyeusement : « C'est l'écriture de Lucien », il disparut sans bruit comme il était venu.

— C'est de Lucien, répéta Rose, les yeux brillants, je savais bien qu'il reviendrait cette fois encore. Ah ! mon chéri, comme je t'aime !

Toute frémissante, elle fit sauter l'enveloppe d'un doigt impatient. Quelques lignes d'une écriture nette et allongée qu'elle connaissait bien lui apparurent ; d'un coup d'œil elle les dévora...

Avait-elle bien vu ? Il lui disait vous ! Il partait, elle ne le reverrait plus !...

Elle ne pût en lire davantage. Elle suffoquait de douleur et de rage. Ses doigts crispés froissèrent la malencontreuse lettre, et comme l'habilleuse interdite ouvrait la bouche pour formuler la question qui lui brûlait les lèvres, d'une voix blanche elle lança :

— Muffle, muffle !

Puis, sans se retourner, sans un regard à son costume, elle s'élança de sa loge, foudroya le régisseur qui arrivait en courant, d'un « Est-ce que vous allez me ficher la paix, vous ? il y a une heure que je suis prête » et gravit désespérément l'escalier qui conduisait à la scène, tandis que d'une loge voisine, celle de la grande Berthe Maupin, où venait d'entrer le « soiriste » Garandet, partaient des fusées d'éclats de rire.

II

La représentation languissait, le succès ne se dessinait pas et dans son avant-scène, dissimulé derrière des amis qui s'efforçaient de le rassurer, Pierre Bourgeon, très pâle tordait fiévreusement sa longue moustache. Deux fois déjà le directeur, que la tiédeur du public rendait presque bégayant d'émotion et de fureur, était venu lui dire : « Flambés, mon cher, nous sommes flambés, ça ne les dégèlera pas, votre machine », et Bourgeon s'obstinait à conserver, il ne savait quelle vague espérance, qui le retenait là, alors qu'il avait eu vingt fois la tentation de se lever, de s'enfuir en maudissant l'indifférence de ce public, écoutant avec un ennui à peine dissimulé les fines et pénétrantes dissertations qui lui avaient coûté tant de travail. Il laissa échapper une exclamation qui le soulagea : « Les brutes ! »

Les acteurs, eux aussi, subissaient l'influence de cette froideur presque hostile. Ils étaient hésitants, comme embarrassés, et leur jeu avait quelque chose de mécanique. Guidal, le grand artiste que Tout-Paris avait acclamé récemment, semblait prendre à tâche de démentir

la réputation que sa dernière création lui avait valu auprès du grand public. Quant à Rose Darling, jamais elle n'avait paru aussi hors de son rôle ; plusieurs fois des murmures d'étonnement avaient couru parmi les habitués du théâtre et la claque elle-même en était désorientée.

Le troisième acte allait s'achever ; c'était une scène sur laquelle l'auteur avait compté beaucoup pour enflammer la salle : une rupture très moderne entre l'amant, écrivain subtil et désabusé, à l'esprit très « rosse », et la maîtresse, jeune femme encore romanesque, d'une âme à la fois candide et passionnée. Le public ne bronchait pas. La scène finissait ; Guidal, d'un ton ironique prenait congé de celle qui avait cru à son amour et qui lui avait donné le sien tout entier : « Pas de larmes, ma chère, j'espère que nous serons toujours bons amis ! » Déjà il soulevait une tenture, disparaissait, sans qu'il y eût dans la salle le moindre mouvement. Et soudain Rose eut comme une vision. Sa brouille avec Lucien, qu'elle avait cru d'abord passagère, ses inquiétudes, cette lettre brutale qu'elle venait de recevoir, tout ce que la fièvre de cette « première » lui avait fait un peu oublier, lui revint à l'instant à la mémoire avec une effrayante précision. Elle revit en une minute les deux années de bonheur passées, dans la caresse de cette passion qui l'avait prise tout entière et dont elle sentait bien qu'elle ne pourrait pas se débarrasser. Tout le sang lui afflua au cœur ; il lui sembla que c'était Lucien qui venait de s'en aller par cette porte, ses oreilles s'emplirent de bourdonnements, elle ne vit plus rien, fit un pas comme pour sortir, puis s'affaissa sur un fauteuil avec un sanglot si douloureux et si profond que les plus vieux critiques en furent remués jusqu'aux entrailles et que des clameurs d'enthousiasme montèrent de toutes parts. On était debout, la grêle des applaudissements redoublait et Pierre Bourgeon, penché cette fois hors de son avant-scène, buvait du regard ce triomphe.

Le rideau se relevait ; Rose, debout maintenant, s'inclina éperdue, au milieu des acclamations, et elle se retrouva dans sa loge, sans bien savoir ce qui lui était arrivé.

III

La représentation touchait à sa fin, le succès désormais était assuré. Guidal, à son tour, déployait toute la finesse et l'élégance de son jeu, et le public retrouvait en lui le grand artiste qu'il avait apprécié. Décidément, ce Bourgeon avait toutes les chances ; son *Passionnement* allait être une des belles réussites de la saison.

Le directeur courait de tous côtés avec empressement. Il serrait la main de l'auteur, le blaguait de ses transes passées, criait à tout moment : « Quand je vous le disais, que ce serait épatant ! » A sa sortie, il avait embrassé Rose sur les deux joues.

Et tandis que la pauvre fille, écroulée maintenant sur son sofa, laissait à son aise couler les larmes que rien ne la forçait plus à retenir, Sardin, le gros critique, disait à Bourgeon, dont le regard avait retrouvé toute sa hautaine assurance :

— Quel tempérament, cette Darling ! Hein ! croyez-vous qu'elle a été « nature ».

Henri Rojeas.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable CRÈME SIMON.

Une Première au Théâtre de Grenoble

MAMZ'ELLE SANS-GÈNE

Opéra-comique en deux actes, paroles de M. Pierre Virès,
musique de M. GALERNE.

C'est une véritable première que M. Santara, l'aimable et distingué directeur du théâtre de Grenoble, nous prépare pour la semaine prochaine, et nous ne pouvons que le féliciter d'avoir ouvert toutes grandes ses portes à deux jeunes, pour nous présenter un opéra-comique en deux actes, dont on a déjà beaucoup parlé et qui méritait d'être connu du public.

Le livret de *Mamz'elle Sans-Gène* est dû à notre excellent ami Pierre Virès, notre confrère à l'*Express de Lyon*, collaborateur habituel du *Lyon Artistique*; la musique est de Maurice Galerne, compositeur lyonnais de talent, officier d'Académie, élève de Mangin et de Pop-Méarini, membre des jurys de tous les concours de musique.

La donnée de l'opérette est historique. C'est un incident amusant de la vie de cette Lyonnaise, Thérèse Figueur, *Mamz'elle Sans-Gène*, qui, habillée en dragon, fit toutes les guerres de la Convention et du premier Empire récoltant autant de lauriers que de blessures, et soulevant l'admiration de Bonaparte, qui s'y connaissait en braves. La pièce est gaie, pimpante, gauloise, absolument correcte cependant. Elle se déroule à Castres, en 1793, où le 46^e dragons, après le siège de Toulon, vient tenir garnison et se reformer avant la campagne d'Espagne.

Nous ne saurions trop applaudir à l'initiative de M. Santara qui, avec cette nouvelle opérette, nous ramène aux saines traditions de la *Fille du Tambour-Major* et du *Petit-Duc*.

Autour de *Sans-Gène* évolue tout un escadron de jolis petits dragons, des Espagnoles, de fraîches citoyennes de Castres.

Un ballet ajoute à l'attrait du spectacle.

* *

La partition s'adapte admirablement au livret. Légère comme lui, elle écarte volontairement toutes les formules modernes, demeurant constamment éclectique, en rapport avec chaque situation, et n'abandonnant jamais le terrain de notre véritable opéra-comique français.

La mélodie en forme le fond essentiel, mais une mélodie fine et élégante, encadrée dans de gracieux dessins d'orchestre et soutenue par une harmonie riche et variée.

Après une ouverture, dans laquelle nous remarquons un délicieux *andante* de violoncelle, nous citerons, au premier acte, l'*air* de Sans-Gène, racontant la façon dont les Anglais furent reçus au siège de Toulon — à peu près comme aujourd'hui chez les Boërs — un *trio*, d'une allure tout à fait entraînante, les *couplets* de Sans-Gène, avec leur gentil refrain en 3/4, que soulignent agréablement des réponses de flûte, le *récit* de l'enrôlement où l'on trouve, habilement encadré à l'orchestre, un rappel du *Chant du Départ*, enfin un *boléro* d'une originalité curieuse.

Le 2^e acte débute par un *entr'acte* en *pizzicati*, qui, avec l'*arioso* que l'on rencontre plus loin : « Il pleut aujourd'hui des baisers... » forme les pages les plus saillantes et les plus délicates de la partition.

Une *retraite*, où des thèmes militaires s'intercalent d'une façon fort intéressante au milieu d'un motif à deux voix et se termine par un *canon*, mérite une mention spéciale. Il en est de même du grand *duo* entre Clergues et Suzon, avec ses développements modulants et son profond sentiment scénique, des *couplets* de Suzon, avec leurs prélude de flûtes à l'aigu. La *valse* finale chantée par Sans-Gène et reprise par l'ensemble, avec un contre-chant des violons, termine admirablement cette œuvre où l'on perçoit un souci constant de ne négliger aucun détail de pensée et de style.

M. Santara a confié le rôle travesti de Sans-Gène, le petit dragon, à M^{me} Santara, dont le public grenoblois a si souvent applaudi la voix si agréable, si bien conduite, le sentiment si sincère, la diction impeccable. Rien n'a été négligé comme décors, mise en scène et costumes; et nous devons dire que la répétition générale fait prévoir un grand succès pour le nouvel opéra-comique, dont nous reparlerons après la première.

J. Dauphin.

L' « Irato » de Méhul

M. Victorin Joncières, raconte dans quelles conditions fut composé *Irato* de Méhul que l'Opéra-Comique vient de reprendre.

Méhul, nous raconte Castil-Blaze dans son *Opéra italien*, voyait souvent M^{me} de Beauharnais, avant qu'elle n'épousât le général Bonaparte. Après son mariage, M^{me} Bonaparte présentait Méhul au Premier Consul, qui, toutes les semaines, l'invitait à dîner à la Malmaison. Ces réunions familiales du général avec les artistes ne cessèrent qu'à l'époque du couronnement.

Un soir, à l'un de ces dîners, on parlait musique : « J'estime beaucoup votre talent, dit Bonaparte à l'auteur de *Stratonice*, mais j'avoue que j'ai une prédilection particulière pour la musique italienne. La vôtre est peut-être plus savante et plus harmonieuse; celle de Paisiello et de Cimarosa a pour moi plus de charmes ».

Méhul gardait le silence, tandis que le Premier Consul s'amusa à exciter son amour-propre en feignant de douter qu'il pût faire de la musique dans le genre italien. Il voulait sans doute le mettre à l'épreuve, et il y réussit pleinement, comme le prouva l'événement qui suivit cet entretien.

Rentré chez lui, Méhul songe à donner un éclatant démenti à son illustre ami. Son plan est bientôt fait : il écrira un opéra bouffe dans le style italien, et, pour triompher avec plus d'éclat, il le signera d'un nom de fantaisie, à la désinence italienne, se souvenant de l'amusante supercherie de Voltaire, qui surprit les suffrages unanimes de ses confrères de l'Académie, avec une fable d'Houdart-Lamotte qu'il prétendait avoir lue dans les manuscrits inédits de La Fontaine.

C'est à Marsollier que Méhul s'adressa pour le livret de son nouvel ouvrage. Il le lui demanda franchement comique, dans le genre des parades de la comédie italienne, de façon à lui fournir l'occasion de montrer la souplesse de son talent. Marsollier avait justement dans ses cartons une comédie à ariettes, *l'Emporté*, dans laquelle Méhul trouva les éléments de gaité qu'il cherchait pour sa nouvelle tentative.

* *

Bientôt le bruit se répandit qu'on répétait à Feydeau un opéra parodié de l'italien, d'un certain compositeur d'outre-monts, *il signor Fiorelli*, intitulé *l'Irato*. « Parodié », c'est-à-dire sous la musique duquel on a mis d'autres paroles.

Dès le 18 pluviôse an IX, le *Journal de Paris* complétait le programme du spectacle de l'Opéra-Comique par cette annonce : « En attendant *l'Emporté*, opéra-parade traduit de *l'Irato* ». Le 28 du même mois avait lieu la première représentation.

Pour que la mystification fut complète, le matin même de cette première parut, dans le même journal, une lettre signée du nom de Godefroi, écrite sans doute, sinon par Méhul, du moins sous son inspiration.

« Je me suis rappelé, disait le prétendu auteur de cette lettre, avoir vu jouer à Naples, il y a environ quinze ans, un opéra bouffon intitulé *l'Irato*, musique *del signor Fiorelli*, jeune homme qui annonçait un talent distingué, et que la mort a enlevé aux arts à la fleur de son âge. *L'Irato* était fort bien joué par le signor Borghesi, et ce rôle n'est pas sans difficulté, *l'Irato* étant sans cesse en fureur et comme en convulsion.

« J'approuve fort le traducteur d'avoir attendu un des jours du carnaval pour faire représenter cette parade. Elle offrira toujours au public une nouveauté piquante : ce sera de voir dans ses personnages, tout à fait bouffons, deux artistes en possession de plaire dans des rôles plus élevés, d'un genre plus analogue au goût pur et délicat de la nation française, qui rira volontiers le mardi gras d'une farce que dans un autre temps elle aurait jugée avec rigueur. »

C'est en effet le mardi gras que fut donnée la première représentation de *l'Irato*, joué d'abord sous le titre français de *l'Emporté*. Dans la suite, l'ouvrage fut désigné sur l'affiche par celui de *l'Irato*, sous lequel le reprend aujourd'hui l'Opéra-Comique.

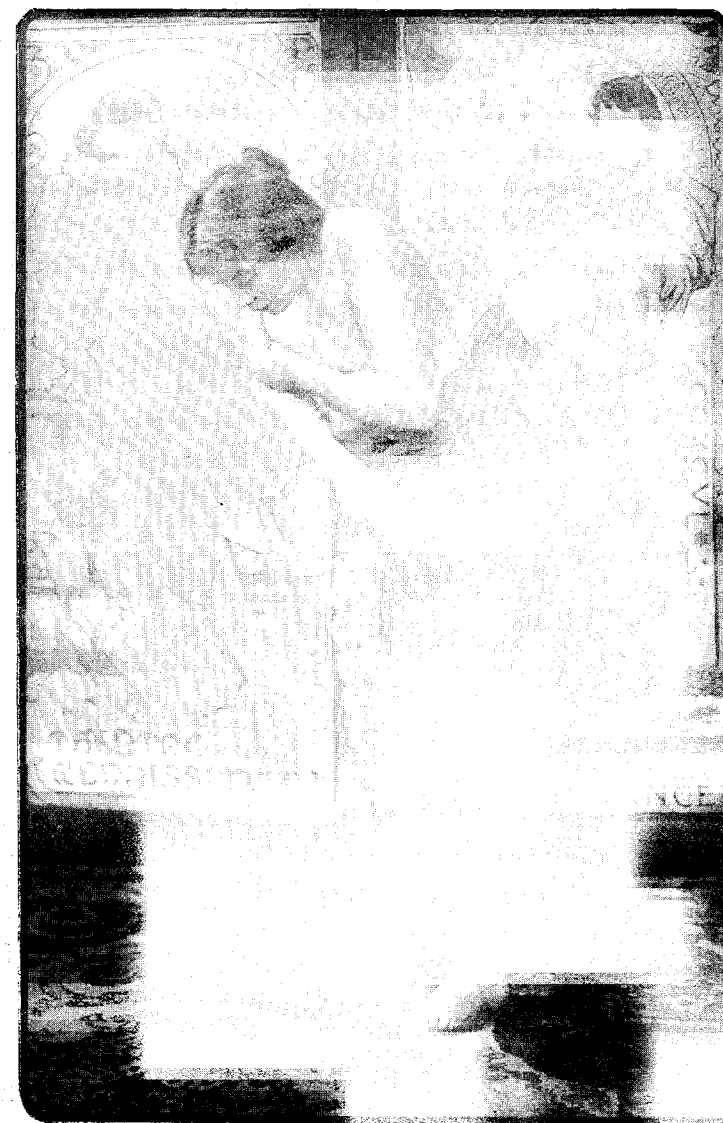
Hypnotisme et Suggestion

M^{LE} LINA A LA SALLE MONNIER



LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

(Fac-similé de la couverture de l'ouvrage du colonel de ROCHAS).



LE FROID (LINA-Médium).

(Fac-similé du verso de la couverture de l'ouvrage du colonel de ROCHAS)

Le secret fut si bien gardé par le personnel du théâtre, que pas un spectateur de la première ne soupçonna le nom du véritable auteur de la musique. L'air de baryton, chanté par Martin, fut applaudi avec transport; de même le duo, délicieux pastiche des bouffonneries italiennes. Quant au quatuor, il fut bissé d'enthousiasme.

A la chute du rideau, on réclame, suivant l'usage, le nom des auteurs.

— La pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous, dit Martin, est, pour les paroles, de M. Marsollier, et, pour la musique... de M. Méhul!

Le parterre reste stupéfait — un grand silence suit l'annonce de l'artiste; puis les bravos, les acclamations éclatent avec furie. On veut voir Méhul qui, en homme de goût, se dérobe à l'ovation qu'on lui prépare en s'esquivant du théâtre. Son triomphe était aussi complet qu'il pouvait l'espérer.

Le lendemain, il envoyait au Premier Consul sa partition avec cette dédicace :

AU GÉNÉRAL BONAPARTE

Premier Consul de la République française

« Général consul,

« Vos entretiens sur la musique m'ayant inspiré le désir de composer quelques ouvrages dans un genre moins sévère que



GRAND-THÉÂTRE. — CENDRILLON. — Scène finale : L'essayage de la Pantoufle.

(Photographie VICTOIRE.)

ceux que j'ai donnés jusqu'à ce jour, j'ai fait choix de l'*Irato* : cet essai a réussi ; je vous en dois l'hommage.

« Salut et respect,

« MÉHUL. »

Si le public prit la supercherie de Méhul du bon côté, il n'en fut pas de même de certains critiques grincheux — il y en a eu de tout temps — qui ne lui pardonnèrent pas de les avoir voulu mystifier.

Geoffroy, l'aristarque hargneux du *Journal des Débats*, traita l'auteur de l'*Irato* avec sa malveillance habituelle.

« J'étais persuadé, écrit-il, que la traduction de l'*Irato* était parodiée sur la musique de Fiorelli, charmant compositeur, enlevé aux arts à la fleur de l'âge; j'ai été fort surpris d'appréhender que cette musique, parfaitement dans le goût italien, était de Méhul; je n'avais point reconnu sa manière. La musique de l'*Emporté* est vive, légère et pleine d'esprit, les accompa-

gnements sont peu chargés. Puisque Méhul sait faire de la musique italienne, qu'il en fasse donc toujours. »

Ce n'est certes pas moi qui nierai la vivacité, la légèreté, l'esprit de cette exquise parodie de l'*Irato*. J'avoue cependant que je lui préfère *Stratonice*, *Ariodant*, et surtout cet admirable *Joseph*, que le public français ne semble pas apprécier à sa juste valeur. C'est dans ces œuvres sévères que s'affirme la noble personnalité du digne élève de Gluck. Il ne faut voir dans l'*Irato* que le délassement d'un grand artiste qui s'amuse à confondre ses détracteurs par une plaisanterie dont un Geoffroy seul pouvait se fâcher.

Méhul, d'ailleurs, dans une note placée en tête de sa partition, à la suite de la dédicace qu'il adressait au Premier Consul, se défend d'avoir abandonné le genre qu'il avait cultivé jusqu'alors. Il prend la peine d'avertir ceux qui l'en féliciteraient, qu'il ne faut point se hâter de vanter sa conversion.

« Je ne connais en musique, écrit-il, aucun genre ennemi de l'autre, si tous tendent également à la rendre en même temps

plus agréable et plus vraie. Je crois que cet art a un but plus noble que celui de chatouiller l'oreille et qu'il n'est pas condamné à n'être jamais qu'*aimable*. »

La dernière reprise de l'*Ira'o* à l'Opéra-Comique date de 1852. Je n'ai, je l'avoue, aucun renseignement sur les représentations de cet ouvrage à cette époque. Depuis, il fut donné au Petit-Théâtre-Lyrique de la galerie Vivienne, dont la spécialité de remettre à la scène l'ancien répertoire de l'Opéra-Comique ne put assurer la prospérité. Il y eut pourtant là des petites soirées très intéressantes, qui auraient mérité d'attirer l'attention des vrais amateurs.

L'*Ira'o* va sans doute retrouver à l'Opéra-Comique le succès qui l'accueillit il y a quatre-vingt-dix-sept ans. Le quatuor seul, supérieurement traité, est un chef-d'œuvre de musique bouffe. N'y eût-il que ce morceau à citer dans toute la partition, qu'il justifierait la reprise qu'en fait M. Albert Carré à l'Opéra-Comique.

Victorin Joncières.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Messieurs, 8, rue Lafont.



Chronique Théâtrale

GRAND-THÉÂTRE

« Don Juan »

Le Grand-Théâtre nous a offert cette semaine une reprise des plus intéressantes en remettant au répertoire le *Don Juan*, de Mozart. Nos lecteurs ont pu lire dans le *Lyon Artistique* une étude détaillée sur cette œuvre admirable qui demeure immuablement belle à travers les caprices de la mode et les transformations du goût.

Nous devons insister aujourd'hui sur les soins que M. Miranne a donné à cette reprise. L'habile chef d'orchestre s'est efforcé de restituer à l'œuvre de Mozart son véritable caractère; les mouvements souvent dénaturés, les nuances fréquemment inobservées, ont été l'objet de son attention la plus soutenue.

M. Miranne n'a pas seulement fait exécuter *Don Juan* avec style et avec fidélité, il a rétabli, dans leur intégralité, des passages mutilés ou altérés par l'ignorance de ses prédécesseurs.

Nous avons entendu dans le premier air de Zerline le ravissant accompagnement de violoncelle; nous avons entendu, dans la scène du cimetière les instruments à vent qui, concurremment avec les trombones, accompagnent la sinistre menace du Commandeur et qu'un chef d'orchestre ignare avait cru devoir supprimer; nous avons même entendu, dans la scène du bal, les deux danses, gavotte et allemande, exécutées en même temps que le menuet.

L'interprétation de *Don Juan* est intéressante; mettons d'abord hors de pair M. Mondaud, vraiment superbe dans le rôle du séducteur, et M^{me} Tournié tout simplement exquise sous les traits de Zerline. M. Artus est un Leporello plein d'entrain qui a contribué avec M^{lle} Milcamps (Elvire), MM. Huguet (Mazetto), et Sylvain (le Commandeur), à un ensemble des plus homogènes.

S.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Il faut de tout au théâtre, et l'on aurait mauvaise grâce à ne pas admettre dans le répertoire la pièce offerte au public, mercredi dernier, *Madame de La Valette*.

L'épisode historique de M. Eugène Moreau se rapporte à cette période particulièrement troublée de la Terreur Blanche. Louis XVIII (M. Narball), sceptique et égoïste, revit avec assez d'exactitude, M. de La Valette (M. Sarter), digne et hautain, Riche-lieu (M. Arnaud) forment un ensemble d'interprétation satisfaisant.

Il fallait pour ces cinq actes souvent émouvants des décors et des costumes neufs; la direction a su monter l'œuvre de Moreau comme il convenait. C'est en effet pour ces scènes enregistrées par l'histoire des points de détails qui doivent être d'une rigoureuse exactitude.

Dans ce sens, nous croyons que rien n'a été négligé, et, nous le disons en toute sincérité, nous devons reconnaître l'effort qui fut fait et en complimenter la direction.

Théo Dureuil.

SOURCE DES CÉVENNES — BASSIN DE VALS



Concerts et Spectacles

CASINO DES ARTS

Il n'est bruit, dans le monde où l'on s'amuse, que des merveilles que nous promet la revue locale de MM. R. Cinoh et Verdellet, *Ohé! les Gones*, dont la première représentation est officiellement annoncée pour jeudi, 18 courant.

En attendant, succès des nombreux débuts qui ont eu lieu à la soirée de gala de vendredi.

SCALA-BOUFFES

Paulus, qui débutait jeudi soir, a été très applaudi et son succès s'est accentué chaque soir.

La Dame de la Taverne termine agréablement la soirée.

ELDORADO

Les trois représentations que Balthy a données ont permis au public lyonnais d'apprécier cette fleur étrange de parisianisme aigu. Des couplets politiques, plus rosses encore que ceux de Fursy, une chanson sur la Grande Roue de Paris, des danses et des imitations, il y a de tout dans la *Prise de la Balthylle*, et tout a plu, tout a porté. Nous ne pouvons que remercier M. Ferd. Jean de nous avoir procuré ce régal si épicé.

Ajoutons que M. Jean nous réserve d'autres surprises: la *Roulotte*, le 25 courant; Polin, en février, etc., etc.

En attendant, on ira applaudir Miette, l'exquise et attrayante cigale parisienne, une série d'attractions sensationnelles, et surtout Gillette Dorlys, dans la *Casserole*, d'O. Metenier.

M^{me} Dorlys a déjà joué le rôle de la Grande Carcasse — on est réaliste ou on ne l'est pas — au *Grand Guignol*, et appartient actuellement au Théâtre Déjazet. Son jeu intense, vécu, consciencieux a beaucoup plu et assuré le succès d'une pièce assez dure à digérer pour qui n'est pas encore fait aux outrances du théâtre réaliste. M^{me} Dorlys est bien secondée par M^{me} Daubrie, MM. Ratcée, Charlaud, etc.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à huit heures et demie, et jeudis et dimanches à trois heures, représentations équestres avec toutes les attractions et toutes terminées par les *Vaqueros*, pantomime à grand spectacle, avec chevaux et éléphants plongeurs, et plongeur de vingt-deux mètres de hauteur par le professeur de natation Ted-Heaton. Miss Nelly montera pour la première fois un des chevaux plongeurs.

BRASSERIE GUIGNOL du cours Gambetta

Oh! Pincés-tu! continue sa marche ascendante vers la 50°. Ah! que la roserie est une bonne chose!

Rosmont.



Mademoiselle « Lina »

Mademoiselle Lina est une célébrité parisienne, et sera demain une célébrité lyonnaise. La gloire lui sera venue comme la fortune est, dit-on, arrivée à d'autres: *en dormant*. Le mot n'est pas pris au figuré — et vous le comprendrez immédiatement quand vous saurez que M^{lle} Lina est un des sujets de MM. de Rochas et Flammarion.

Il y a peu de temps, M. Jules Bois a présenté M^{lle} Lina au public de la Bodinière — beaucoup de savants et de médecins. Le conférencier a reproduit quelques-unes des expériences du colonel de Rochas, notamment celles de l'extériorisation de la sensibilité, et une autre série d'expériences non moins captivantes, dont le récit et l'étude théorique viennent d'être publiés par l'auteur dans un ouvrage de science et d'art : *les Sentiments, la Musique et le Geste*.

Tout sentiment passionnel a son retentissement, ses réflexes ; l'expérience journalière nous montre que chaque passion est accompagnée de gestes, expressions du visage ou attitudes corporelles, les relations entre le physique et le moral ont été mises en évidence dans les arts graphiques par Humbert de Superville, et pour la partie physiologique par le Dr Descuret. Ces études ont démontré la connexion étroite entre la production de certains sentiments et le mouvement de certains muscles.

L'hypnotisme permet de confirmer les théories, dans l'une des phases de l'hypnose, caractérisé par la suspension de toute volonté propre chez le sujet qui devient un véritable automate. Faites un mouvement, l'automate le répétera ; donnez-lui une brosse par exemple, il fera le geste de brosser jusqu'à ce qu'on l'arrête. Le geste paraît donc, chez lui, dû à la fois à la mémoire organique qui fait reproduire certains mouvements, quand une cause externe détermine d'autres mouvements qui leur sont habituellement associés, et à l'action réflexe de l'idéation sur le système musculaire grâce à laquelle, par un mécanisme inconnu, un sentiment détermine fatalement des attitudes spéciales — quand la volonté n'intervient pas pour arrêter cette manifestation.

Un modèle idéal a été trouvé dans la personne de M^{lle} Lina, remarquable par l'harmonieuse proportion des membres, par ses qualités esthétiques, et par une nature impressionnable, accessible à certaines émotions, dont une nature grossière serait incapable. Une vie inconnue est en elle. Toutes les impressions musicales, elle les ressent et les rend dans des attitudes d'une beauté indicible. Son être est soulevé par les accords et par les notes. Les ondes sonores entrent en elle et font agir inconsciemment les muscles et les nerfs de cette statue de chair frissonnante, qui réalise, ainsi emportée dans les champs du mystérieux, des attitudes surhumaines qu'elle serait incapable de créer dans les heures de conscience et de vie. La voix humaine produit des effets identiques.

Lyon va posséder pour un jour cette merveille de l'hypnose ; tous les artistes, peintres, sculpteurs, chanteurs voudront défiler sur la scène et faire résonner les cordes de cet instrument prodigieux.

Tsylla.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Dames, 8, rue Lafont.



Echos et Nouvelles

~ Nous apprenons avec un vif plaisir la nomination de M. Louis Lumière au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Nous n'avons pas à apprécier ici la haute valeur scientifique qui a porté dans le monde entier le renom de M. Lumière.

M. Lumière est aussi un amateur d'art, aussi généreux que délicat ; il a contribué constamment par son initiative, son activité et ses sacrifices à la fondation de la société des Concerts symphoniques et de l'Association symphonique. Ces deux sociétés musicales ont successivement choisi comme président M. Louis Lumière qui, dans ces délicates fonctions, a su s'entourer de la sympathie universelle.

~ Voici une liste des œuvres françaises jouées sur les scènes lyriques d'outre-Rhin pendant les dernières semaines de l'année passée : à VIENNE : *Faust*, *Carmen*, *Djamileh*, *Robert le Diable*, *Mignon*, *l'Africaine*, *Manon*, *Werther*, *les Dragons de Villars*, *Roméo et Juliette* ; à MUNICH : *la Fille du Régiment*, *Mignon*, *la Part du Diable* ; à BERLIN : *Faust*, *Carmen*, *l'Africaine*, *la Muelle de Portici*, *le Prophète* ; à DRESDE : *Faust*, *l'Africaine*, *Fra Diavolo*, *Carmen*, *la Juive*, *la Fille du Régiment* ; à HANOVRE : *le Prophète* ;

à MANNHEIM : *Faust*, *les Huguenots*, *la Fille du Régiment*, *les Dragons de Villars* ; à LEIPZIG : *Mignon*, *Guillaume-Tell*, *Carmen*, *les Huguenots* ; à HAMBURG : *Carmen*, *l'Africaine* ; à FRANCFORT : *Faust*, *le Prophète*, *Orphée aux Enfers* ; à WIESBADEN : *le Domino noir*, *la Fille du Régiment*, *le Prophète*, *Mignon* ; à COLOGNE : *Mignon*, *Carmen*, *Samson et Dalila*, *les Huguenots* ; à BRÈME : *Mignon*, *Faust*, *la Dame Blanche*, *les Huguenots* ; à STUTTGART : *Carmen*, *Mam'zelle Nitouche* ; à CARLSRUHE : *les Huguenots*, *la Juive*, *Fra Diavolo*, *Carmen*, *Djamileh*, *Bonsoir Monsieur Pantalon* ; à BRESLAU : *Carmen*, *le Postillon de Lonjumeau*, *les Huguenots*, *Mignon*.

~ Se trouvant à Munich il y a quelques jours, M. Siegfried Wagner a déclaré que la partition de son nouvel opéra serait prête en septembre prochain pour être jouée avant la fin de 1900. Le jeune compositeur n'a pas indiqué le titre de sa nouvelle œuvre et a seulement dit qu'il avait tiré son sujet de la vie allemande au moyen âge. L'Opéra impérial de Vienne s'est assuré le droit de jouer la nouvelle œuvre de M. Siegfried Wagner immédiatement après sa représentation à Munich.

~ La Société du « Théâtre du prince régent » vient de se constituer à Munich. Elle se propose d'élever dans le faubourg Haidhausen un théâtre selon les plans que le célèbre architecte Semper dressa jadis pour le théâtre de Richard Wagner, que le malheureux roi Louis voulait construire pour son ami. L'intendance générale des théâtres royaux a loué ce théâtre pour dix ans et l'exploitera pour le compte de la cour royale. On y jouera en été le répertoire de Richard Wagner ; comme à Bayreuth, et en hiver on y donnera des représentations populaires consacrées aux œuvres classiques. L'inauguration aura lieu le 12 mars 1901.

~ Voici les recettes encaissées à l'Opéra pendant le mois qui vient de s'écouler :

1. <i>Faust</i>	18.623	16. <i>Guillaume Tell</i>	11.048
2. <i>La Prise de Troie</i> ..	10.911	18. <i>Aïda</i>	14.943
4. <i>Joseph, Coppélia</i> ...	12.344	20. <i>Lohengrin</i>	12.668
6. <i>La Prise de Troie, la</i>		22. <i>La Prise de Troie</i> ..	14.682
<i>Korrigane</i>	13.344	23. <i>les Maîtres Chanteurs</i>	11.629
8. <i>Salammbo</i>	16.194	25. <i>Aïda</i>	13.319
11. <i>La Prise de Troie</i> ..	13.804	27. <i>les Maîtres Chanteurs</i>	12.528
13. <i>Salammbo</i>	12.397	29. <i>Sigurd</i>	16.921
15. <i>Lohengrin</i>	17.026	30. <i>Aïda</i>	10.304

L'Opéra a donc joué **17** fois dans le courant de décembre 1899 et encaissé **232,685** francs, ce qui donne le chiffre de **13,687** francs par représentation.

Pendant le mois correspondant de l'année 1899, l'Opéra avait joué **17** fois et encaissé **242,062** francs, ce qui donnait une moyenne de **14,238** francs par représentation.

~ C'est la Saint-Etienne qui est le signal de l'ouverture des saisons théâtrales en Italie. Voici le bilan de l'exercice en cours.

Cette année-ci, pour la Saint-Etienne, on a donné *Siegfried* à la Scala de Milan et *Cendrillon* au Lyrico.

A Acqui, la *Favorite*. Accueil enthousiaste.

A Arezzo, *Aïda*. Bonne interprétation.

A Bari, magnifique exécution de *Guillaume Tell*.

A Bologne, au Théâtre Duse, *Cavalleria Rusticana* et les *Pagliacci*.

On signale un manque de fusion entre les masses chorales et orchestrales.

A Brescia, *Gioconda*. Bonne exécution, très applaudie.

A Cagliari, *Lohengrin*, exécuté pour la première fois dans cette ville.

La musique a été trouvée divine, ce qui dénote de la culture chez les spectateurs.

A Côme, *André Chénier*. Succès complet au Théâtre Social.

A Crème, la *Manon*, de Puccini. Applaudissements enthousiastes.

A Ferrare, la *Manon* du même compositeur. Le public a fait un accueil plutôt froid à cette œuvre en dépit d'une bonne interprétation.

A Florence, *Cavalleria Rusticana* et les *Pagliacci*. Les deux œuvres ont reçu la sympathie du public.

A Forlì, même spectacle. Public de choix très nombreux. Plusieurs passages bissés.

A Gênes, *Samson et Dalila* au Politeama. Grand succès. Au Carlo Felice, l'*Iris*, de Mascagni. Public élégant, mais peu nombreux.

A Messine, le *Trovvère*. Succès complet pour les artistes, l'orchestre et les chœurs.

A Naples, le San Carlo n'a pu donner *Tannhäuser* pour la Noël, par suite d'un retard dans l'arrivée des costumes de la troupe. Au Fondo, le *Trovvère*. Succès. Au Bellini, *Manon*. Triomphe.

A Padoue, *Mignon*. Splendide représentation très applaudie.

A Parme, la *Norma*. Succès médiocre.

A Pavie, succès complet pour l'*André Chénier*, de Giordano.

A Piacenza, très belle soirée avec la *Reine de Saba*, de Goldmark. Mise en scène splendide.

A Pistoia, *Fédora*, de Giordano. Accueil chaleureux fait à l'œuvre et aux interprètes. Très bon orchestre.

A Porto Maurizio, succès des plus discrets pour la *Bohème*.

Au Prato, *Kousuma*, l'opéra nouveau de Castagnoli. Sujet intéressant qui manque toutefois de modernisme. Bonne exécution.

A Rome, au Costanzi, *Lohengrin*. Spectacle magique devant une foule superbe.

A San Remo, *Fédora*. Exécution imparfaite d'où le peu de succès.

A Savone, *Aïda*. Très beau succès bien mérité.

A Sienne, la *Manon*, de Massenet. Public un peu réfractaire qui modifiera certainement son opinion par la suite, en ce qui concerne le chef-d'œuvre de grâce du maître français.

A Turin, *Iris*. L'œuvre de Mascagni a été assez froidement accueillie malgré une bonne interprétation et une excellente exécution.

A Modène, succès pour *Ernani*.

A Venise, à la Fenice, les *Maîtres Chanteurs*. Public fortement impressionné. Applaudissements enthousiastes.

A Vercelli, la *Bohème*, de Leoncavallo. Succès notable.

A Vérone, l'*Ami Fritz*, de Mascagni. Succès pour les artistes et pour l'orchestre.

~ On annonce de Vienne la mort de M. Carl Kossel, chef d'orchestre de Burgtheater, qui s'est pendu dans son bureau pendant une répétition générale. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie nerveuse.

~ A Baden, près Vienne est mort à l'âge de cinquante-sept ans le compositeur Milloecker. Il était né à Vienne le 29 avril 1842 et se destinait comme son père, au métier d'orfèvre, mais la musique l'attirait dès sa prime jeunesse. Il fit ses études au conservatoire de Vienne, où il devint un bon flûtiste; plus tard, le compositeur Suppé lui donna des leçons d'harmonie et de composition. A l'âge de vingt-quatre ans il fut nommé chef d'orchestre du théâtre de Gratz (Styrie), où il écrivit, en 1865, sa première opérette, intitulée *L'Hôte mort*. Après avoir passé par Budapest, il devint ensuite chef d'orchestre au théâtre an der Wien à Vienne, qui joua plus tard presque toutes ses opérettes. Il se distingua d'abord avec celle qui porte le titre du *Château enchanté* (1878); ses opérettes *Gasparone*, *Apayoune* et la *Pucelle de Belleville* eurent également du succès. Mais c'est seulement *l'Etudiant pauvre* (1882) qui le mit hors de pair; le succès de cette œuvre fut énorme, et l'heureux compositeur put constater que son opérette avait été jouée en une seule soirée sur plus de cent théâtres d'Europe et d'Amérique. Les opérettes suivantes, parmi lesquelles nous citons *l'Aumônier militaire*, les *Sept Souabes*, *Pauvre Jonathan* et le *Vice-Amiral*, ont vite disparu, ainsi que sa dernière œuvre, *l'Aurore boréale* (1898). Milloecker a écrit en outre de la musique de scène pour un grand nombre de pièces; plusieurs mélodies et quelques valses ont également contribué à la popularité dont il jouissait à Vienne. Depuis quelques années la santé chancelante du compositeur l'avait forcé de vivre dans sa villa de Baden, charmante petite station thermale près Vienne, que le séjour de Beethoven a illustrée; il s'y occupait surtout de son jardin et cultivait les roses, auxquelles le climat de Baden est particulièrement favorable. C'est là qu'il a succombé à une attaque d'apoplexie. Avec Milloecker disparaît le dernier des compositeurs qui avaient assuré à l'opérette viennoise une véritable renommée pendant le dernier quart du siècle. Son maître Suppé, Johann Strauss et Karl Zeller sont partis avant lui.

Vêtements de Cérémonie



~ Les journaux italiens nous apportent des détails curieux sur les ancêtres de Maria Piccolomini, la grande cantatrice dont nous annoncions récemment la mort et qui appartenait à l'une des plus antiques familles nobles d'Italie. L'un de ses ascendants, Enea-Silvio Piccolomini, né en 1405, fut élu pape en 1456, sous le nom de Pie II; il est l'auteur d'un roman plein d'esprit et de délicatesse, écrit en latin et qui avait pour titre *Euryale et Lucrece, histoire de deux amants*. Un autre, Alessandro Piccolomini, grand orateur, devint cardinal; il écrivit, avant d'entrer dans les ordres, un livre intitulé *la Raffelina* ou *Dialogue de la belle civilité des dames*, qui est considéré comme un joyau de la littérature italienne élégante; lorsqu'il n'était encore qu'archevêque de Patras, Alessandro Piccolomini publia un ouvrage d'un autre genre, *Instiluzione morale* (Venise, 1569), dans lequel on trouve, aux chapitres 12 et 15, d'intéressantes considérations sur la musique vocale et instrumentale. Un autre enfin, Francesco Piccolomini, né en 1520, fut professeur de philosophie aux universités de Padoue et de Pérouse, et publia un livre intitulé *Universa Philosophia* dans lequel, entre autres sujets, il traitait des effets moraux de la musique.

~ Depuis le 1^{er} janvier 1900 les œuvres de Berlioz sont tombées dans le domaine public en Allemagne, en Autriche et dans les pays de langue anglaise. La maison Breitkopf et Haertel a donc pu entreprendre une édition monumentale de l'œuvre de Berlioz et en a confié la rédaction au musicographe bien connu Charles Mallherbe et au compositeur Félix Weingartner, le célèbre chef d'orchestre de l'Opéra de Munich. Aux paroles françaises seront ajoutées des traductions en allemand et en anglais.

NOS GRAVURES :

Nous commençons dans ce numéro la publication d'une Galerie lyonnaise où défilèrent les différentes notabilités du monde artistique et littéraire de notre ville. Nous débutons aujourd'hui par le portrait de M. BALLETT-GALLIFET, le sympathique adjoint au maire de Lyon, vice-président de la Société lyonnaise des Beaux-Arts et collaborateur actif de toutes les œuvres d'art et de décentralisation.

Nous publions également deux jolies reproductions du livre de M. le Colonel de Rochas, sur l'hypnotisme et la suggestion, ainsi qu'un superbe instantané de M. Victoire sur la scène finale de *Cendrillon*.

Le Gérant : GOJON.